

au public. Voyez comment vous pourrez arranger cela. Je ne ferai pas attendre le reste du volume.

Je verrai dans quelques jours les travaux d'un habile architecte qui a visité Palmyre, et qui a dessiné les objets avec beaucoup d'intelligence et de goût. Réjouissez-vous avec moi de ce que je suis heureux. Oui, je puis le dire, je ne le fus jamais à ce point. Pouvoir satisfaire avec le plus grand loisir et la plus grande liberté une passion native, oser se promettre d'un plaisir continué une utilité durable, ce n'est pas peu de chose. Que ne puis-je seulement communiquer à ceux que j'aime une partie de mes impressions et de mes jouissances!

J'espère que les nuages de l'horizon politique se dissiperont. Nos guerres modernes font beaucoup de malheureux tandis qu'elles durent, et ne rendent personne heureux quand elles sont finies.

Rome, 12 septembre 1787.

C'est une chose entendue, mes chers amis, que je suis un homme qui vit du travail. Ces derniers jours, j'ai plus travaillé que j'ai joué. Voici la fin de la semaine, et je vous dois une lettre.

C'est dommage que l'aloès du Belvédère ait choisi pour fleurir l'année de mon absence. En Sicile, je suis arrivé trop tôt; ici, il n'y en a qu'un pied qui fleurisse cette année, et il n'est pas grand; il est d'ailleurs placé si haut qu'on ne peut y arriver. Décidément, c'est une plante des Indes, qui se trouve dépayssée même dans ces climats.

Les descriptions du voyageur anglais me font peu de plaisir. Les ecclésiastiques doivent être fort sur leurs gardes en Angleterre, et ils s'en dédommagent en faisant la chasse au reste du public. Le libre Anglais doit s'observer de près dans les écrits qui touchent aux mœurs.

Les hommes à queue ne m'étonnent point. D'après la description, c'est quelque chose de fort naturel. Il s'offre chaque jour à nos yeux des choses bien plus merveilleuses, auxquelles nous ne prenons pas garde, parce qu'elles nous touchent de moins près.

Que B., comme beaucoup de gens qui n'ont eu pendant leur vie aucun sentiment de véritable piété, soit devenu, à ce qu'on dit, dévot dans sa vieillesse, c'est aussi très-bien, pourvu que ces messieurs ne prétendent pas nous édifier.

J'ai passé quelques jours à Frascati avec le conseiller Reiffenstein. Angélique vint nous rejoindre dimanche. C'est un paradis.

*Erwin et Elmire* est à moitié refondu. Je me suis efforcé de donner à cette petite pièce plus d'intérêt et de vie, et j'ai rejeté entièrement le dialogue, qui était d'une extrême platitude, un travail d'écolier ou plutôt un barbouillage. Les jolis chants, sur lesquels tout roule, sont, naturellement, tous conservés. Je continue de m'appliquer aux arts, c'est une fureur, une fièvre. Mon buste est très-bien réussi; chacun en est satisfait. Assurément, il est travaillé dans un beau et noble style, et je ne suis point fâché que le monde garde l'idée que j'avais cet air-là. Si l'objet était moins pesant, je vous enverrais sans délai un plâtre; une fois, peut-être, par un navire de transport; car j'aurai enfin quelques caisses à expédier.

Kranz, que j'avais chargé d'une boîte pour les enfants, n'est-il donc pas arrivé?

On joue maintenant au théâtre *in Valle*, un très-gracieux opéra, après deux autres qui sont tombés misérablement. Les acteurs jouent avec beaucoup d'entrain, et tout se trouve en harmonie.

Nous irons bientôt à la campagne. Il a plu quelquefois; le temps est rafraîchi, et les champs reverdissent.

Les gazettes vous auront parlé ou vous parleront de la grande éruption de l'Etna.

Rome, 15 septembre 1787.

J'ai lu à mon tour la *Vie de Trenck*. Elle est assez intéressante et provoque bien des réflexions.

Ci-joint une feuille que j'ai copiée, et que je vous prie de communiquer à nos amis. Ce qui contribue à rendre le séjour de Rome si intéressant, c'est que cette ville est un centre auquel mille choses aboutissent. Les dessins de Cassas<sup>1</sup> sont d'une beauté extraordinaire. Je lui ai dérobé par la pensée bien des choses, dont je vous ferai part.

Je suis toujours plein d'ardeur; j'ai dessiné une tête d'après la bosse, pour voir si mon principe est toujours applicable. Je trouve qu'il l'est parfaitement et qu'il facilite étonnamment le

1. L'architecte français dont il est parlé pages 412 et 416.

faire. On ne voulait pas croire que j'eusse fait ce dessin, et pourtant ce n'est rien encore. Je vois très-bien maintenant jusqu'où l'application peut s'étendre.

Lundi on retourne à Frascati, puis je pousserai peut-être jusqu'à Albano. Nous dessinerons assidûment d'après nature.

Rome, 22 septembre 1787.

Hier a eu lieu une procession dans laquelle on promenait le sang de saint François. J'observais les têtes et les visages tandis que les religieux de l'ordre défilaient.

J'ai acheté une collection de deux cents empreintes des meilleures gemmes antiques. C'est ce qu'il y a de plus beau dans ce genre; et j'en ai choisi plusieurs à cause de leurs jolies pensées. On ne peut rien emporter d'ici de plus précieux, d'autant plus que les empreintes sont d'une netteté et d'une beauté extraordinaires. Que de trésors je rapporterai dans ma nacelle! Mais, avant tout, un cœur joyeux, plus capable de goûter le bonheur que me réservent l'amour et l'amitié. Seulement je n'entreprendrai plus rien de ce qui dépasse le cercle de ma capacité, et où je m'épuise de travail sans aucun succès.

Je me hâte, mes chers amis, de vous envoyer encore une feuille par cette poste. La journée a été bien remarquable pour moi. Des lettres de la duchesse mère et de plusieurs amis, la nouvelle qu'on a fêté mon jour de naissance et enfin mes ouvrages! J'éprouve une singulière impression à voir ces tendres volumes, résultat de la moitié de ma vie, me rejoindre à Rome. Je puis dire qu'il ne s'y trouve pas une lettre qui n'ait vécu, senti, joui, souffert, pensé: ils ne m'en parlent que plus vivement. Puissent les quatre volumes suivants ne pas rester inférieurs à ceux-ci! C'est mon souci et mon espérance. Je vous rends grâce pour tout ce que vous avez fait en faveur de ces feuilles, et je désire pouvoir vous obliger à mon tour. Que votre fidèle amitié veuille aussi prendre soin des volumes suivants!

Vous me taquinez au sujet des *provinces*, et j'avoue que l'expression est très-impropre; mais on peut voir par là comme on prend à Rome l'habitude de tout concevoir en grand. Véritablement, il semble que je me nationalise, car on accuse les Romains de n'avoir l'idée et de ne savoir parler que de *cose grosse*.

Je suis frappé de cette idée que, dans une grande ville, dans un vaste cercle, le plus pauvre, le plus chétif, se sent, et que, dans un petit endroit, le meilleur, le plus riche, ne se sent pas, ne peut respirer.

Frascati, 28 septembre 1787.

Je suis ici très-heureux: tout le jour, et jusqu'à la nuit, on dessine, on peint, on colle, on exerce *ex professo* l'art et le métier. Le conseiller Reiffenstein, mon hôte, me tient compagnie, et nous sommes gais et joyeux. Le soir, nous visitons les villas au clair de lune, et, même dans l'obscurité, nous dessinons les effets les plus frappants. Nous en avons découvert quelques-uns que je voudrais seulement exécuter un jour. J'espère que le temps de l'achèvement viendra aussi. Mais l'achèvement est éloigné lorsqu'on voit loin.

J'aurai probablement le plaisir de voir Kayser à Rome, et la musique viendra me joindre encore, pour compléter le cercle que les arts forment autour de moi, comme s'ils voulaient m'empêcher de tourner les yeux vers mes amis. Et cependant j'ose à peine toucher à ce chapitre, vous dire combien de fois je me sens très-isolé et quelle impatience me prend d'être auprès de vous. Au fond, je vis dans une véritable ivresse: je ne veux ni ne puis porter plus loin mes pensées.

Je passe avec Moritz de belles heures. J'ai entrepris de lui expliquer mon système des plantes, et j'écris chaque fois en sa présence jusqu'où nous sommes arrivés. C'est seulement ainsi que je pouvais rédiger une part de mes pensées. A quel point devient saisissable l'idée la plus abstraite, quand elle est présentée avec la bonne méthode et qu'elle trouve une intelligence préparée, c'est ce que je vois dans mon nouvel écolier. Il prend à la chose un grand plaisir, et il anticipe toujours lui-même sur les conclusions. Néanmoins cela est difficile à écrire, et il est impossible de le comprendre sur une simple lecture, si précise et si nette que fût l'exposition. Je me trouve donc heureux parce que « je suis dans ce qui est de mon Père. » Saluez de ma part tous ceux qui se réjouissent de mon bonheur, et qui, directement ou indirectement, m'aident, m'encouragent et me soutiennent.

## Souvenirs du mois de septembre.

Le 3 septembre a été, cette année, à plus d'un titre un jour mémorable pour moi. C'était le jour natal de mon prince, qui a su répondre par tant de faveurs diverses à mon dévouement fidèle; c'était aussi l'anniversaire de mon hégire de Carlsbad....

J'ai pu voir à loisir les beaux dessins à la plume et les aquarelles que M. Cassas, l'architecte français, a rapportés de son voyage en Orient. Le soir, nous allâmes dans les jardins du Mont-Palatin, qui ont rendu fertiles et agréables les espaces entre les ruines du palais des Césars. Là, sous des arbres magnifiques, dans une salle de verdure, autour de laquelle on avait disposé des fragments de chapiteaux ornés, de colonnes lisses et cannelées, des bas-reliefs brisés et d'autres objets pareils, qui formaient un vaste cercle, comme ces tables, ces chaises, ces bancs, qu'on a coutume de placer en plein air pour une joyeuse réunion, nous jouâmes à plaisir d'une soirée ravissante; et en contemplant, au coucher du soleil, avec des yeux bien préparés, une vue si variée, nous dûmes avouer que ce tableau était encore bon à voir, après tous ceux qu'on nous avait montrés ce jour-là. Dessiné et peint dans le goût de Cassas, il aurait excité l'admiration de tout le monde. C'est ainsi que les travaux de l'artiste disposent peu à peu notre œil, de sorte que la nature nous trouve toujours plus sensibles à ses beautés.

Mais, le lendemain, ce fut pour nous un sujet de plaisanteries de nous voir appelés dans un recoin vulgaire, indigne, par ce que nous avions vu si grand, si vaste, dans les dessins de l'artiste. Les magnifiques monuments de l'Égypte nous rappelèrent le puissant obélisque érigé dans le champ de Mars par Auguste, et qui, brisé maintenant, entouré d'une paroi de planches, attendait dans un sale recoin l'audacieux architecte qui lui commanderait de ressusciter (*N. B.* Il est maintenant relevé sur la place du *Monte Citorio*, et il est redevenu le style d'un cadran solaire). Cet obélisque est du plus pur granit égyptien, semé partout d'élégantes et naïves figures, mais dans le style connu. En observant de près la pointe, autrefois dressée dans l'air, nous fûmes frappés de voir sur les biseaux sphinx sur sphinx,

sculptés avec la dernière élégance, jadis hors de la portée de l'œil humain et accessibles seulement aux rayons du soleil. C'est que l'art religieux ne calcule pas l'effet qu'il produit sur le regard de l'homme. Nous nous disposâmes à prendre l'empreinte de ces images sacrées, afin de voir commodément devant nos yeux ce qui était tourné jadis vers la région des nuages.

Dans le lieu repoussant où nous nous trouvions avec le plus vénérable ouvrage, nous ne pûmes nous empêcher de considérer Rome comme un *quodlibet*, mais unique en son genre; car, dans ce sens même, ce lieu imposant a les plus grands avantages. Le hasard n'y a rien produit; il n'a fait que détruire. Toute ruine est vénérable; si elle est informe, elle atteste une antique régularité, qui s'est reproduite dans les grandes formes modernes des églises et des palais.

Les quatre premiers volumes de mes ouvrages, édités chez Gœschen, arrivèrent, et je portai d'abord l'exemplaire de luxe chez Angélique, qui crut y trouver un sujet de vanter sur nouveaux frais sa langue maternelle.

Le 21 septembre, on célébra la mémoire de saint François, et son sang fut promené par la ville dans une longue procession de moines et de fidèles. J'observai attentivement, à leur passage, tous ces moines, dont le costume simple concentrait mon regard et mon attention sur les têtes. Je fus frappé de voir qu'il faut tenir compte des cheveux et de la barbe, si l'on veut se faire une idée de l'individu du sexe mâle. Je passai en revue, d'abord avec attention, puis avec étonnement, la troupe qui défilait devant moi, et j'étais vraiment charmé de voir qu'un visage encadré par les cheveux et la barbe se présentait tout autrement que la foule sans barbe, et je pus reconnaître que de pareils visages, représentés dans les tableaux, doivent exercer sur le spectateur un charme inexprimable.

Le conseiller Reiffenstein, qui avait étudié à fond son emploi de guide et d'amuseur des étrangers, put bientôt s'apercevoir, dans l'exercice de ses fonctions, que les personnes qui n'apportent guère à Rome que le désir de voir et de se distraire éprouvent parfois le plus cruel ennui, parce que les moyens ordinaires de remplir les heures oisives leur manquent absolu-

ment en pays étranger. Avec sa connaissance pratique du cœur humain, il savait parfaitement combien la simple contemplation fatigue, et combien il lui était nécessaire d'amuser et de tranquilliser ses amis en leur donnant de quoi s'occuper eux-mêmes. Il avait choisi pour cela deux objets sur lesquels il avait coutume de diriger leur activité, la peinture à l'encaustique et la fabrication des pierres artificielles. Il m'avait initié avec obligeance et avec zèle à ces exercices, mais il vit bientôt qu'une occupation continuelle du genre de celle-là ne me plaisait pas; que mon véritable penchant me portait à exercer le plus possible mon œil et ma main en copiant la nature et les objets d'art. Aussi, la grande chaleur était à peine passée, qu'il me conduisit, en compagnie de quelques artistes, à Frascati, où l'on trouvait dans une maison particulière, bien établie, le logement et les choses les plus nécessaires; on passait tout le jour en plein air, et l'on se réunissait avec plaisir, le soir, autour d'une grande table d'érable. Georges Schutz de Francfort, artiste habile, mais non d'un talent éminent, et plutôt, avec de bonnes manières, homme de plaisir que travailleur assidu, d'où venait que les Romains l'appelaient aussi *il barone*, m'accompagnait dans mes promenades et me rendit de nombreux services. Si l'on réfléchit qu'à Rome les siècles ont accumulé les plus nobles ouvrages d'architecture; que les pensées d'artistes excellents s'élevèrent, s'offrirent aux regards sur les puissantes substructions qui restent encore, on comprendra combien l'âme et les sens doivent être enchantés, lorsque, sous quelque jour que ce soit, ces lignes horizontales, si diverses, et ces mille lignes verticales, interrompues et décorées, se déploient devant nos yeux comme une musique muette, et comment tout ce qu'il y a chez nous de petit et de borné se voit, non sans douleur, heurté et rejeté. La richesse des effets de clair de lune est surtout inimaginable, alors que tous les détails qui amusent, il faudrait dire peut-être qui distraient, s'effacent entièrement, et que les grandes masses de lumière et d'ombre offrent à l'œil des corps gigantesques d'une grâce infinie, d'une harmonie symétrique.

Une vue magnifique, mais non pas inattendue, s'offrit à nous des fenêtres de la villa du prince Aldobrandini, qui, se trouvant alors à la campagne, nous invita obligeamment, et nous fit les

honneurs de sa table excellente, en compagnie de ses commensaux ecclésiastiques et laïques. On peut juger que le château a été placé de manière à ce qu'on puisse embrasser d'un coup d'œil ces collines et ces plaines admirables. On parle beaucoup de maisons de plaisance: il faudrait promener d'ici ses regards de tous côtés pour se convaincre qu'une maison ne peut guère être dans une situation qui plaise davantage.

Ici je me sens pressé de faire une réflexion sérieuse, que j'ose vous recommander. Les esprits progressifs ne se contentent pas de jouir: ils veulent connaître. Cela les pousse à agir par eux-mêmes, et quel qu'en soit le succès, on finit par sentir qu'on n'est capable de bien juger que ce qu'on peut soi-même produire. Mais l'homme ne se fait pas aisément là-dessus des idées claires, et il en résulte d'aveugles efforts, d'autant plus anxieux que notre intention est plus loyale et plus pure. Je commençai dans ce temps-là à concevoir des doutes et des incertitudes, qui m'inquiétèrent au milieu de cette agréable situation, car je dus bientôt sentir que mon véritable désir et l'objet de mon séjour à Rome serait difficilement satisfait.

Frascati, 2 octobre 1787.

Il faut que je me hâte de commencer une petite lettre, afin que vous puissiez la recevoir à temps. A proprement parler, j'ai beaucoup et j'ai peu de choses à dire. Je dessine sans cesse en rêvant à mes amis. J'ai recommencé à sentir vivement, ces derniers jours, le mal du pays, et peut-être précisément parce que je me trouve fort bien et que je sens néanmoins l'absence de ce qui m'est le plus cher.

Vous n'imaginez pas combien il m'a été avantageux et pénible en même temps de passer toute cette année absolument au milieu de personnes étrangères, d'autant plus que Tischbein, soit dit entre nous, n'a pas répondu à mes espérances. C'est vraiment un excellent homme, mais pas aussi net, aussi naturel, aussi ouvert que ses lettres. Je me bornerai à vous décrire son caractère de vive voix, pour ne pas lui faire tort. Et que signifient les descriptions? Le caractère d'un homme, c'est sa vie. J'ai maintenant l'espérance de posséder Kayser. Ce sera

pour moi une grande joie. Fasse le ciel que rien ne vienne à la traverse !

Vous demandez, mes amis, que je vous parle de moi : vous voyez que je n'y manque pas. Quand nous serons réunis, j'aurai bien des choses à vous dire. J'ai eu l'occasion de réfléchir beaucoup sur moi et sur les autres, sur le monde et sur l'histoire, et je vous présenterai, à ma manière, sinon des choses nouvelles, du moins de bonnes choses. Tout cela se trouvera compris et renfermé dans *Wilhelm Meister*.

Moritz a été jusqu'à présent ma société la plus chère, et pourtant j'ai craint et je crains même encore qu'il ne devienne avec moi plus habile seulement, sans devenir plus sage, meilleur et plus heureux. Cette crainte me détourne toujours de m'ouvrir à lui tout à fait.

En général, je me trouve fort bien de vivre avec beaucoup de gens. J'observe le caractère et la conduite de chacun. L'un joue son jeu et non pas l'autre; l'un fera son chemin, l'autre aura de la peine à le faire; l'un recueille, l'autre disperse; à l'un tout suffit, à l'autre rien; l'un a du talent et ne l'exerce pas, l'autre n'en a point et travaille sans relâche. Je vois tout cela, et moi au milieu; cela m'amuse, et, comme tout ce monde m'est étranger, que je ne lui dois compte de rien, je n'éprouve jamais de mauvaise humeur. C'est seulement, mes chers amis, quand chacun agit à sa manière, en exigeant encore que l'on forme un ensemble, qu'on le maintienne, et surtout en voulant l'exiger de moi, c'est alors qu'il ne reste plus qu'à fuir ou à devenir fou.

Castel-Gandolfo, le 8 octobre.

Ou plutôt le 12, car la semaine s'est écoulée sans que j'aie pu me mettre à écrire. Nous vivons ici comme aux eaux; seulement je me tiens à l'écart le matin pour dessiner, puis il faut être tout le reste du jour à la société, ce qui me convient tout à fait pour ce peu de jours. Je vois du monde, et beaucoup à la fois, sans grande perte de temps. Angélique est aussi des nôtres, et demeure dans le voisinage. Puis nous avons quelques vives jeunes filles, quelques dames; la société est joyeuse, et il se trouve toujours quelque sujet de rire.

Le soir, on va au spectacle, où Polichinelle est le principal

personnage, et l'on vit tout un jour des bons mots de la veille. *Tout comme chez nous*, seulement c'est sous un ciel d'une admirable sérénité. Aujourd'hui il s'est levé un vent qui me retient à la maison. Si l'on pouvait me sortir de moi, ces jours l'auraient fait, mais je retombe toujours sur moi-même, et les arts sont mes uniques amours. Chaque jour s'ouvre pour moi une nouvelle lumière, et il semble que j'apprendrai du moins à voir.

Rome, 27 octobre 1787.

Je suis revenu dans ce cercle magique, et je me trouve de nouveau comme enchanté, content, poursuivant mon travail en silence, oubliant tout ce qui est extérieur, et les images de mes amis me font de paisibles et douces visites. J'ai consacré ces premiers jours à écrire des lettres; j'ai un peu passé en revue les dessins que j'ai faits à la campagne. La semaine prochaine, je m'occuperai d'un nouveau travail. Les espérances qu'Angélique m'a données, sous certaines conditions, sur mes dessins de paysage, sont trop flatteuses pour que j'ose répéter ce qu'elle m'a dit. Je veux poursuivre du moins, afin de m'approcher du point auquel je n'atteindrai jamais. J'attends avec impatience la nouvelle de l'arrivée d'*Egmont* et de la réception que vous lui avez faite. J'ai achevé de lire les *Idées* de Herder. Ce livre m'a fait un plaisir extraordinaire. La conclusion est admirable, vraie et consolante; avec le temps, elle fera, comme l'ouvrage même, et peut-être sous des noms étrangers, du bien aux hommes. Plus cette conception prévaudra, plus l'homme méditatif sera heureux. Moi aussi, j'ai vécu cette année parmi des étrangers, et j'ai observé, j'ai trouvé, que tous les hommes vraiment sages en viennent à reconnaître plus ou moins, par un sentiment délicat ou grossier, que le moment est tout, et que le privilège d'un homme raisonnable consiste à savoir se conduire de telle sorte que sa vie, pour autant que la chose dépend de lui, comprenne la plus grande somme possible de moments sages et heureux. Il me faudrait écrire un livre entier pour dire ce que j'ai pensé à l'occasion de tel et tel livre.

## Souvenirs du mois d'octobre.

Au commencement de ce mois, par un temps doux, serein, admirable, nous avons goûté en forme les plaisirs de la villégiature à Castel-Gandolfo, et nous nous sommes vus comme impatronisés au milieu de cette incomparable contrée. Un Anglais, M. Jenkins, riche marchand d'ouvrages d'art, y habitait une fort belle maison, ancienne résidence du général des jésuites, où ne manquaient, pour un certain nombre d'amis, ni logements commodes, ni salles de réunion, ni galeries pour d'agréables promenades. Cette résidence d'automne ne se peut mieux comparer qu'à un séjour aux eaux. Des personnes qui n'avaient pas entre elles les moindres rapports sont mises en contact momentanément par l'effet du hasard. Le déjeuner et le dîner, les promenades et les parties de plaisir, les conversations sérieuses et badines, produisent bientôt la familiarité. Car ce serait merveille si, dans un tel séjour, où l'on n'a pas même la diversion d'une maladie et d'un traitement, au sein d'une complète oisiveté, on ne voyait pas se produire les affinités électives les plus prononcées.

Au bout de quelque temps, je vis arriver avec sa mère une très-jolie Romaine, qui ne demeurait pas loin de chez nous au Corso. Depuis que j'étais passé milord, elles avaient répondu à mes saluts avec plus de grâce qu'auparavant, cependant je ne leur avais pas adressé la parole, quoique j'eusse passé souvent près d'elles quand elles étaient assises, le soir, devant leur porte; car j'étais demeuré parfaitement fidèle à mon vœu de ne pas me laisser distraire de mon but principal par de semblables liaisons. Mais, cette fois, nous nous trouvâmes tout à coup comme de vieilles connaissances. Le fameux concert fournit assez de matière à la première conversation, et rien de plus charmant qu'une Romaine comme celle-là, qui se livre gaie-ment à une conversation naturelle, et qui exprime rapidement, mais avec netteté, dans son idiome sonore, ses observations dirigées sur la réalité pure, et sa sympathie, avec un retour agréable sur elle-même, et cela, dans un noble langage, qui élève au-dessus d'elle-même la classe moyenne, et donne une

certaine distinction à ce qui est tout naturel et même commun. Ces qualités et ces particularités m'étaient connues, mais je ne les avais pas encore observées dans un enchaînement si flatteur.

Ces dames me présentèrent en même temps à une jeune Milanaise qu'elles avaient amenée avec elles. C'était la sœur d'un commis de M. Jenkins. Ces dames paraissaient intimement liées et bonnes amies. Les deux belles (c'est leur rendre justice de les qualifier ainsi) offraient un contraste non pas dur mais décidé. La Romaine avait les cheveux noirs, la Milanaise, brun clair; la première avait le teint et les yeux bruns, la seconde avait la peau blanche et délicate, les yeux presque bleus; la Romaine était, on pouvait dire, sérieuse, réservée; la Milanaise était franche, témoignant ou plutôt demandant la sympathie. J'étais assis entre elles pendant une sorte de jeu de loto, et je m'étais associé avec la Romaine; dans le cours du jeu, il m'arriva de tenter aussi la fortune avec la Milanaise par une gageure ou autrement. Bref, il en résulta aussi de ce côté une espèce d'association, et, dans mon innocence, je ne remarquai pas que cet intérêt partagé ne plaisait pas; enfin, après que la partie fut terminée, la mère, me trouvant à l'écart, fit entendre poliment, mais avec toute la gravité d'une matrone, à l'honorable étranger, qu'ayant formé d'abord avec sa fille une association, il n'était pas convenable qu'il s'engageât avec une autre dans une liaison du même genre, l'usage voulant que, dans une villégiature, les personnes qui se sont liées jusqu'à un certain point, persistent dans ces relations, et continuent de faire un agréable échange de politesses. Je m'excusai de mon mieux, en alléguant qu'il n'était pas possible à un étranger de connaître des règles pareilles, attendu que, dans mon pays, la coutume était de se montrer courtois et poli envers toutes les dames de la société, envers l'une comme envers l'autre, soit en même temps, soit tour à tour. La chose m'avait paru ici d'autant plus convenable, qu'il s'agissait de deux amies si étroitement liées.

Mais, hélas! tandis que je cherchais ainsi à m'excuser, je sentis de la manière la plus étrange, que déjà mon cœur s'était décidé pour la Milanaise aussi vite que l'éclair, et d'une ma-

nière assez pénétrante, comme il arrive à un cœur oisif, qui, dans une situation agréable et paisible, n'appréhende rien, ne souhaite rien, et se trouve tout à coup en présence du trésor le plus digne d'envie. Dans un pareil moment, nous n'apercevons pas le danger qui nous menace sous ces traits séduisants.

Le lendemain, nous nous trouvâmes seuls nous trois, et la balance pencha toujours plus du côté de la Milanaise. Elle avait sur son amie ce grand avantage, qu'on remarquait dans ses discours une certaine ardeur inquiète. Elle se plaignait qu'on l'eût élevée non pas avec trop peu de soin, mais avec trop de défiance. « On ne nous apprend pas à écrire, disait-elle, de peur que nous n'employions notre plume à écrire des lettres d'amour; on ne nous laisserait pas lire, si nous ne devions pas nous servir de livres de prières; quant à nous apprendre les langues étrangères, personne n'y songera jamais. Je donnerais tout pour savoir l'anglais. J'entends souvent, avec un sentiment qui ressemble à l'envie, M. Jenkins et mon frère, Mme Angélique, M. Zucchi, MM. Volpato et Cammocini, s'entretenir en anglais; et les journaux, longs d'une aune, sont là devant moi sur la table; il s'y trouve des nouvelles de toute la terre, à ce que je vois, et je ne sais ce qu'elles disent. — Cela est d'autant plus fâcheux, lui répondis-je, que l'anglais est facile à apprendre. Vous parviendriez en peu de temps à le saisir et à le comprendre. Faisons sur-le-champ une tentative, poursuivis-je, en prenant une de ces immenses feuilles anglaises, qui se trouvaient en grand nombre autour de nous. »

Je la parcourus et j'y trouvai un article qui rapportait l'accident d'une demoiselle tombée dans l'eau, mais qu'on avait heureusement sauvée et rendue à sa famille. Il y avait dans l'événement des circonstances qui le rendaient complexe et intéressant. Il restait douteux si la jeune fille s'était précipitée dans l'eau pour chercher la mort, et lequel de ses adorateurs, le favorisé ou le dédaigné, s'était exposé pour la sauver. Je montrai l'endroit à la belle Milanaise et je la priai d'y arrêter ses regards attentivement. Je commençai par lui traduire tous les substantifs, et je l'interrogeai pour m'assurer qu'elle en avait bien retenu la signification. Elle observa bien-

tôt la position de ces mots principaux et se familiarisa avec la place qu'ils avaient prise dans la période. Je passai ensuite aux mots qui formaient le tissu de la phrase, qui lui donnaient la forme et le mouvement, et lui fis remarquer, à sa grande joie, comme ces mots animaient le tout; enfin je la catéchisai si bien qu'elle finit par lire d'elle-même tout le passage, comme s'il eût été écrit en italien, ce qu'elle ne put faire sans éprouver une émotion charmante. Je n'ai guère vu de joie intellectuelle aussi sincère que celle qu'elle exprima, en me remerciant avec une grâce infinie pour le coup d'œil que je lui avais fait jeter dans ce nouveau champ. Elle se possédait à peine, en reconnaissant la possibilité d'atteindre au but de son désir le plus ardent, et d'y toucher déjà par forme d'essai.

La société était devenue plus nombreuse; Angélique était aussi arrivée; on m'avait placé à sa droite, à une grande table servie; mon écolière était debout du côté opposé, et, tandis que les autres personnes faisaient des façons pour se placer à table, elle n'hésita pas un moment à en faire le tour et à s'asseoir à côté de moi. Ma sérieuse voisine parut le remarquer avec quelque étonnement, et le coup d'œil d'une femme clairvoyante n'était pas nécessaire pour reconnaître qu'il s'était passé là quelque chose, et qu'un ami qui avait montré jusqu'alors pour les femmes un éloignement poussé jusqu'à une sèche impolitesse, s'était vu enfin lui-même pris à l'improviste et apprivoisé.

Je fis encore assez bonne contenance; toutefois mon émotion se trahit bientôt par un certain embarras avec lequel je partageais ma conversation entre mes voisines, cherchant à entretenir avec chaleur l'amie d'âge mûr, délicate, et, cette fois, silencieuse, et à calmer, en lui témoignant une sympathie amicale mais calme et presque évasive, la jeune fille, qui semblait toujours se complaire dans la langue étrangère, et se trouvait dans la situation d'une personne qui, éblouie tout à coup par l'apparition de la lumière désirée, ne sait pas se reconnaître d'abord dans les objets qui l'entourent.

La situation était vive, mais bientôt les choses changèrent de face étrangement. Vers le soir, comme je cherchais les jeunes demoiselles, je trouvai les femmes âgées dans un pavillon d'où